

N° 154 Prix: 1 fr. 20

Belgique 1 fr. 50



Elle n'était plus que Mata-Hari, la danseuse.

C. I.

(p. 4827)

LIVRAISON 613

Librairie Moderne

Paris,

DANIOC.org

Bibliothèque Alexandre Franconie

Conseil général de la Guyane

— Bien, j'en suis convaincu. Je reviens donc à ce que je vous disais : nous ne sommes pas inertes, comme vous vous plaisez à le croire ; mais il ne servirait à rien de nous agiter dans le vide...

— Ce que je vous reproche, répondit Réginald, c'est de ne pas croire le péril assez sérieux pour nécessiter une activité plus grande. Votre service secret est presque inexistant, si j'en juge par ce que j'en connais, tandis que la France fourmille d'espions.

— Comment pouvez-vous le savoir, Réginald ?

— Mais oubliez-vous qu'il y a quelques années, j'étais à Downing street. Je sais que nous vous faisons passer des notes constamment, vous signalant l'activité de tel ou tel espion allemand quittant l'Angleterre pour se rendre en France ; or, que je sache, on n'a jamais arrêté aucun de ces espions... Vous classez, vous classez... et, pendant ce temps, les autres continuent leur néfaste besogne...

— Ecoutez, Réginald, ce n'est ni moi, ni James Wells, ici présent, qui nierons l'efficacité de l'organisation allemande. Nous sommes payés pour la connaître...

L'explorateur qui, depuis le début de cette conversation, fumait en silence dans un coin de la salle, fit de la tête un signe affirmatif.

— Cependant, reprit le journaliste, on ne peut partir en campagne, sans savoir où l'on va... Pour arrêter un homme, il faut des preuves contre lui et pour le faire passer au poteau d'exécution, en temps de paix, il en faut encore davantage... Or, quelles preuves avons-nous?... Aucune qui soit valable, je vous le répète. Peut-être, lorsque le comte Pillato sera hors de danger, pourrions nous en avoir une, s'il a reconnu son agresseur..

Mais cet espoir devait être déçu.

Lorsque le messager du roi reprit connaissance, il déclara qu'il n'avait pas reconnu son agresseur, qu'il

ne l'avait même, pour ainsi dire pas vu, dans le bref instant conscient ou il s'était éveillé sous la douleur.

En définitive, il pensait avoir été la victime d'un « rat de train », qui avait pris le document sans savoir de quoi il s'agissait.

En entendant cette déclaration que lui rapportait le chef, Jacques Valbert hocha la tête :

— Voilà, dit-il, qui ne rendra pas notre tâche plus facile...

— Ne vous inquiétez pas, répondit le chef d'un ton bonhomme, si vous parvenez à surprendre Smolten et à le faire arrêter, fut-ce pour une simple contravention, quand nous le tiendrons sous les verrous, le comte Pillato et d'autres, peut-être, recouvreront miraculeusement la mémoire...

— Le comte est tout à fait hors de danger ?

— Tout à fait ! La lame a glissé de côté, grâce au coulant de sa bretelle, et si elle a entamé profondément les chairs, elle n'a pas atteint le cœur comme nous le craignons tout d'abord. Dans quelques jours, il pourra avec sa charmante fille, regagner l'Italie...

Le chef se tut un instant, puis il reprit :

— Et vous quand partez-vous ?

— Ce soir, si vous voulez...

— Et votre mariage ?

— Nous en fixerons la date à mon retour...

— Alors, partez ce soir... Et sachez que tous mes vœux vous accompagnent.



Le rapide Paris-Rome se hâtait dans la nuit. Par les plaines et les vallées, au travers des villes et des vil-

lages endormis, il courait en grondant, éveillant les échos au passage.

Une pluie d'étincelles, sortant du foyer de la locomotive, marquait le sillage du grand train qui emportait ses riches voyageurs vers l'Italie. Bien chauffé, bien éclairé, muni de confortables couchettes aux draps fins, d'une table bien servie et de vins de choix, on pouvait y vivre sans peine le temps du trajet.

A l'intérieur du train, l'atmosphère était agréablement tiède et les voyageurs faisaient leurs préparatifs pour la nuit. Dans la plupart des longues voitures, bien suspendues sur leurs boggies, les stores étaient baissés. De temps à autre un employé, les bras chargés de couvertures et d'oreillers, glissait sans bruit dans les couloirs.

Peu à peu, tandis que les bornes kilométriques étaient dépassées une à une, les lumières s'éteignaient et les bruits cessaient. Cependant, de temps à autre, au-dessus du grondement rythmé des roues s'élevait une voix, un rire, l'éclatement d'un bouchon de champagne.

Cette fois, Jacques Valbert, installé dans un des compartiments, était bien décidé à ne pas se laisser surprendre par le sommeil. Il voulait reprendre la piste, là où le hasard la lui avait fait perdre...

C'était bien dans l'est, il n'avait pas menti en en parlant à ses amis; mais alors que ceux-ci imaginaient la Forêt-Noire ou les Vosges, c'était vers les Alpes qu'il se dirigeait.

Et, décidé à ne pas dormir, il n'éteignit pas, ne se coucha pas. Il lut attentivement le volume qu'il avait emporté jusqu'à quatre heures du matin.

C'était l'heure où le train devait arriver vers la borne fatidique.

Il s'habilla, se chargea de son léger sac de voyage et se dirigea vers la portière qu'il ouvrit.

Le train ralentissait.

Un majestueux paysage hivernal l'entourait ; la nuit était silencieuse ; les arbres, scintillants de givre se trouvaient à peu de distance de la voie ferrée.

Sans plus attendre, calculant son élan et sautant dans le sens de la marche du train, Jacques Valbert quitta le wagon, juste à l'instant où le rythme de la marche redevenait plus vif.

Qu'allait-il trouver là ?

Retrouverait-il la piste qu'il cherchait et pourrait-il ainsi mettre la main sur le gibier humain qu'il pourchassait ?...

Lorsque l'express fut passé, tout le paysage fut, de nouveau noyé d'ombre ; il n'y avait ni lune, ni étoiles au ciel... Le grondement du train, peu à peu diminuait d'intensité, puis s'éteignait, de même que les feux arrière qui avaient continué à briller au lointain.

— Il faut attendre le jour, murmura le jeune homme.

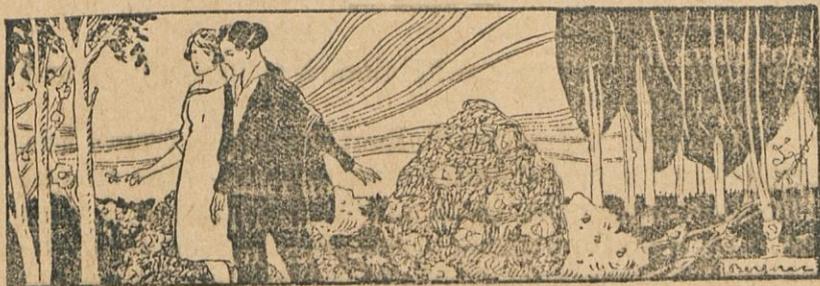
Et se remémorant les nuits passées à l'affût des fauves en Asie et en Afrique, il eut un sourire.

Mais il faisait froid ; il s'agissait de ne pas se laisser engourdir, il ne voulait pas s'endormir sur cette terre glacée : il se mit donc à marcher de long en large le long de la voie ferrée et, tout en accomplissant mécaniquement ces mouvements, il se disait :

— Smolten a dû faire ainsi, à moins qu'il n'ait eu des complices à proximité qui l'attendaient.

Peu à peu, le crépuscule du matin envahissait le ciel gris. L'air était plus sec ; le brouillard se massait en formes fantômes vers le haut des arbres et la clarté naissante renouvelait l'espoir au cœur du chasseur d'hommes...

Bientôt, ce fut le jour et, avec lui, recommença la terrible aventure..



CHAPITRE DLXXXVII

SUR LA PISTE...

Jacques Valbert avait vu se lever le jour avec plaisir.

Sous une apparence très calme et réservée, le jeune homme cachait un esprit particulièrement fertile et actif. Ceux qui ne le connaissaient auraient pu le croire indolent ; mais il n'en était rien.

La sérénité de Jacques Valbert n'était que l'armure dont il avait revêtu un tempérament sensible et un caractère énergique. La froideur était devenue chez lui une seconde nature et il était accoutumé, désormais, à lutter seul.

Aussi, ne s'effrayait-il pas le moins du monde de la difficulté de la tâche qu'il avait entreprise et qu'il espérait mener à bien. Il accueillait les difficultés avec plaisir et son esprit fécond les combattait avec ténacité et perspicacité.

Solange, les premiers jours de leur amour, avait été surprise de voir avec quelle réserve il se confiait à elle. Ce n'était que par bribes qu'elle avait tiré de lui une partie de l'histoire de sa vie ; mais la jeune fille était sûre

de lui, car ses yeux gris reflétaient à la fois la bravoure et la fermeté.

La pensée de Jacques Valbert était maintenant très occupée tandis qu'il se hâtait vers le plus proche village, à travers la blanche forêt qu'éclairait l'aube. A dire vrai, il était profondément joyeux, car il détestait la routine de l'existence quotidienne et trouvait un charme véridable à l'aventure...

Il ne s'illusionnait pas quant aux dangers qu'il courait : il savait qu'il avait à combattre une organisation très forte et que, seul comme il l'était, il serait très facile à ses adversaires, s'ils le surprenaient, de le faire disparaître.

Mais il avait bien l'intention de ne pas tomber entre leurs mains.

Grâce à la carte routière qu'il avait emportée, il savait qu'il se trouvait tout près de la frontière; mais il ne parvenait pas à savoir si le village qu'il apercevait était en France ou en Italie.

Peu importe d'ailleurs; il parlait la langue de Dante, tout aussi bien que la nôtre et il ne donnerait pas l'éveil aux paysans, qu'ils soient savoyards ou piémontais; tout au plus leur défiance contre l'étranger se trouverait-elle en éveil...

Il allait donc, d'un pas allègre, sifflotant de temps en temps...

Il était devenu tout à fait inutile de chercher des traces matérielles ; depuis plusieurs jours, la neige avait tout nivelé sous son manteau blanc et des traces de pas, si même il y en avait eu, ne l'eussent pas mené bien loin.

Comme il allait enfin pénétrer dans le village, dont rien encore ne lui avait dénoncé l'identité, il entendit le galop d'un attelage, lancé à une si vive allure, que le sol,

malgré la neige qui amortissait tous les bruits, résonnait sous les sabots des chevaux.

Il se rangea précipitamment et s'appuya contre le mur, lorsque les lanternes de la voiture se montrèrent. Celle-ci descendait la grande rue du village en projetant la neige de tous les côtés.

Le cocher conduisait deux bêtes fumantes et, derrière lui, dressé sur son siège, comme pour activer encore la vitesse de la course, se tenait Smolten, dont le visage était livide.

— Une fuite! pensa Jacques Valbert; mais qu'est-ce qui peut la provoquer.

Il resta immobile, réfléchissant profondément...

Que devait-il faire?...

Il ne pouvait songer à rattraper cette voiture à la course; mieux valait savoir d'où elle venait et supposer ensuite où elle allait...

Il reprit sa marche et, soudain, se trouva à l'entrée du village sur un petit pont qu'on n'apercevait pas l'instant d'avant et qui enjambait un torrent écumeux.

Sous le soleil matinal, il précipitait ses eaux vertes au soleil et d'un blanc crémeux dans les rapides.

Comme il admirait le paysage, malgré sa préoccupation, une voix italienne à l'accent chantant, lui demanda:

— Vous êtes étranger?

Jacques Valbert, surpris, se tourna brusquement. Il se réprimandait déjà de sa distraction, ne lui fallait-il pas plus que jamais rester en éveil?... Et, cependant, il n'avait entendu aucun bruit de pas; il n'avait pas perçu l'approche d'une présence humaine.

Pourtant, un homme était là. Il était assis, fumant béatement une grosse pipe, dans une infractuosité du roc.

— Oui, dit-il enfin. Pourquoi me demandez-vous cela ?...

— Parce que l'autre aussi était étranger et que les habitants sont si montés contre lui qu'il vaudra mieux jusqu'à ce que justice soit faite, qu'un étranger ne pénètre pas chez nous...

L'homme avait parlé à voix presque basse, comme s'il avait eu peur d'être entendu et que ses paroles pussent avoir l'air d'une trahison.

— L'autre ? questionna Jacques Valbert... Qui donc ?...

— Celui qui vient de s'enfuir... après avoir commis un crime épouvantable.

— Un crime... ?

— Oui, hélas!... Il a poignardé la fille du commandant du fort, qui l'avait surpris en train de fouiller dans les tiroirs de son père...

— Oh ! s'exclama Jacques Valbert.

Un écœurement le prenait... Il s'était lancé à la poursuite d'un gibier néfaste et redoutable ; mais tout ce sang répandu lui donnait la nausée. L'assassinat du comte Pillato se concevait à la rigueur ; mais celui d'une jeune fille, d'une enfant...

Smolten lui faisait horreur.

C'était donc pour cela qu'il fuyait aussi rapidement ; il fuyait la vindicte de la population.

— Mais, demanda-t-il, il y a donc un fort par ici ? Je ne l'ai pas vu...

— Il se trouve sur l'autre versant ; vous ne pouvez le voir d'ici... C'est une vieille casemate... Qu'est-ce que cet homme pouvait chercher dans les papiers du commandant... ?

— Mais a-t-on prévenu la police ?

— Sans doute ; mais ce ne sont pas nos deux gendarmes qui pouvaient se mettre à la poursuite du criminel... Au fort, ils avaient perdu la tête, en découvrant la jeune fille baignant dans son sang ; toutefois, un lieute-

nant et une vingtaine d'hommes sont allés l'attendre à la sortie du col. On espère le prendre ainsi et l'on a prévenu Suse par téléphone...

— Ah ! vous êtes du district de Suse... ?

— Oui, répondit le paysan, en jetant un coup d'œil méfiant à son interlocuteur.

Mais Jacques Valbert n'en tint pas compte et demanda encore :

— Le fort aurait-il une importance stratégique et cet homme serait-il un espion ?...

— C'est probable... Maintenant, monsieur, je vous demande encore une fois de passer votre chemin, si vous ne voulez pas que la population ne vous fasse un mauvais parti.

— Mais mon chemin allait justement vers le village. Et tenez, mon ami, je vais être franc avec vous ; j'y allais chercher les traces du passage de l'individu que j'ai vu fuir tout à l'heure, et qui a commis un autre méfait... Voulez-vous m'indiquer le chemin du fort, afin que je parle au commandant. Ce que je lui dirai, s'il ne le console pas de sa douleur de père, pourra tout au moins aider à l'identification du misérable et de ceux pour le compte desquels il a agi...

Le montagnard dévisagea longuement Jacques Valbert, mais il dut au bout d'un moment être assuré de sa sincérité, car il n'insista pas et se leva.

— Alors, s'il en est ainsi, venez, monsieur... Mais, ajouta-t-il d'un ton menaçant, n'essayez pas de nous tromper, vous n'y réussirez pas.

Jacques Valbert, pour toute réponse se contenta de hausser les épaules.

Le montagnard, d'un geste, l'invita à le suivre et, par une sente abrupte s'écartant du village, il lui fit contourner la montagne...

Alors, le fort lui apparut...

Il n'était pas bien imposant : une vieille casemate, munie de quelques perfectionnements modernes; mais qui, par sa situation, commandait une place idéale. Assurément, l'espion allemand savait ce qu'il faisait...

Mais que signifiait cette offensive, menée à la fois contre la France et contre l'Italie ?

Craignait-on à Berlin que les bons rapports qui avaient été marqués par la visite des souverains italiens à Paris et celle du président Loubet à Rome, puissent nuire à la Triplee?...

Celle-ci avait, en effet, l'air de se désagréger.

Les récents événements des Balkans avaient souligné cette décrépitude de l'Alliance, signée entre l'Allemagne et l'Italie, en 1882. Depuis l'avènement de Pierre Karageorgevitch, la Russie s'affirmait l'amie de la Serbie, et l'influence de l'Autriche avait été, en ce pays, complètement annihilée. Le Monténégro, allié de l'Italie, avait signé un traité d'alliance avec la Serbie; il ne restait plus dans les Balkans que deux pays soumis à l'influence germanique : la Bulgarie et l'Albanie, qui ne comptait guère...

Vingt-trois ans s'étaient écoulés et les dissentiments s'étaient affirmés entre ces alliés qu'aucun lien moral n'unissait.

Oui, sans doute, c'était là qu'il fallait chercher la cause de l'espionnage allemand contre l'Italie.

Berlin n'était plus sûr de Rome...

Mais, malgré tous les raisonnements, Jacques Valbert ne pouvait se convaincre que Smolten avait agi en bon espion; son cœur se soulevait à l'idée qu'il jouait du poignard comme un apache vulgaire.

Cet adversaire, qu'il avait à combattre, le dégoûtait pleinement et, comme tout homme courageux et loyal, il avait besoin d'estimer son adversaire pour le combattre avec élan...

Ce n'était plus maintenant un soldat, combattant pour son pays, qu'il avait en face de lui ; mais une bête féroce, nuisible, qu'il fallait abattre...

Ce n'était plus contre-espionnage, c'était œuvre de police et de justice !

Il fallait organiser une battue pour combattre la bête enragée, qui semait des morts et des blessés sur son passage.

Il réfléchissait ainsi, suivant son guide taciturne, qui n'avait pas cessé de fumer sa pipe de merisier, tout en marchant. Il n'était plus maintenant qu'à une centaine de mètres du fort.

Quelques jours auparavant, c'est-à-dire exactement, la nuit de l'assassinat du comte Pillato, dans le train, Smolten, après avoir quitté l'express s'était hâté de se débarrasser de sa soutane, sous laquelle il était correctement vêtu d'un habit de chasse de velours gris-vert.

En arrivant, au petit pont, aux premières heures du matin, après avoir épié tout à l'entour, pour voir si personne ne se trouvait là, il avait jeté l'habit compromettant dans le torrent.

Puis il s'était acheminé vers l'auberge du petit village où on l'avait parfaitement reçu.

Il s'y était donné comme touriste, désireux de passer quelques jours dans la riante vallée. Et, aussitôt, il s'était mis au travail.

Les montagnards eussent été bien étonnés s'ils l'avaient vu, un carnet de croquis à la main, dresser des

plans ou, avec un appareil photographique minuscule, prendre quelques vues caractéristiques de la vallée et des montagnes.

Mais il était assez habile pour ne pas se faire prendre. Si quelque paysan ou quelque guide survenait dans les parages où il se trouvait, il n'avait à la main que son fidèle alpenstock et il se promenait tranquillement en homme qui n'a d'autre objectif que de prendre l'air...

Ainsi, il fit à plusieurs reprises le tour du fort, étudia attentivement la topographie des lieux, sans donner l'éveil aux sentinelles et, un beau soir, il se glissa telle une couleuvre par une poterne basse, demeurée ouverte pour les besoins du service.

Il était dans la place.

Il lui fallut deux jours encore pour étudier l'intérieur du fort ; deux jours, pendant lesquels il passa par une série d'émotions violentes, car s'il était pris là, il le savait bien, il n'y aurait pour lui aucune pitié...

Le délit d'espionnage eut été caractérisé...

Mais au bout de deux jours, il savait dans quelle pièce du bastion, le commandant enfermait ses cartes et ses papiers précieux.

A la nuit, une lanterne sourde à la main, il entra dans cette pièce et se mit à la besogne.

Tout le monde, sauf les sentinelles, dormait.

Il espérait bien qu'il ne serait pas dérangé dans sa néfaste besogne et qu'au petit jour, il pourrait s'enfuir.

Une voiture l'attendrait à partir de minuit au petit pont ; il l'avait commandée à la ville la veille et avait payé assez largement pour que le cocher acceptât de sortir à cette heure insolite.

Dès qu'il l'aurait rejointe, elle partirait à vive allure, rejoindrait la frontière française et la ligne du chemin de fer. Là, grimé de nouveau, — il avait dans sa valise tout ce qui était nécessaire, — il prendrait le train

jusqu'à Lyon et dans la grande ville, après avoir une fois de plus fait peau neuve, il filerait sur la Suisse et de là en Allemagne.

Tout en s'activant à sa néfaste besogne, Smolten faisait des projets. Cette expédition lui rapporterait une grosse somme ; le service avait grand intérêt à savoir où en étaient les rapports franco-italiens ; on voulait connaître la teneur des derniers plans de mobilisation dans la péninsule ; son expédition, à en juger par les documents qu'il mettait à jour, ne serait pas inutile...

Mais, soudain, il dressa la tête.

Il venait d'entendre quelque chose...

Quelque chose qui ressemblait à un soupir, à un gémissement...

Smolten devint livide.

Sur le seuil, se tenait une jeune fille toute blanche, en sa longue robe de nuit...

C'était son cri, son cri qu'elle n'avait pas été capable de proférer, tant la terreur, l'épouvante, la paralysaient, qu'il avait entendu...

Mais l'espion se remit vite...

Il s'agissait pour lui, de vie ou de mort...

Il n'avait pas une minute à perdre en paroles inutiles.

Quoiqu'il fit, il ne pourrait forcer cette jeune fille à se taire...

Il fallait donc qu'elle mourut !

Et, d'un bond de félin, le misérable, en un instant, fut sur la forme blanche, immobile sur le seuil...

Un poignard levé, retomba...

Un léger râle se fit entendre...

Puis, le silence, de nouveau, retomba...

Mais, cette fois, Smolten ne s'attardait plus à inventorier les papiers contenus dans les tiroirs du secrétaire

du commandant du fort ; il les enfouçait pêle-mêle dans son sac...

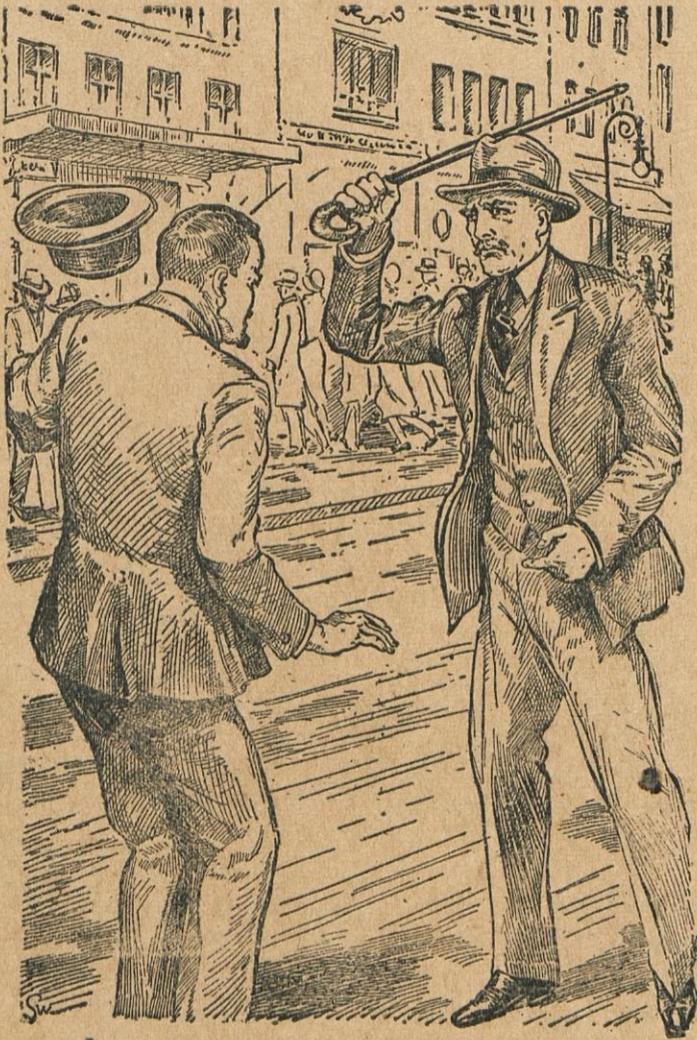
Quelques minutes plus tard, silencieux, comme une ombre, il reprenait le chemin de la sortie.

Mais il eut quelque difficulté à l'attendre. Et quand il y parvint, un bruit insolite, des cris, des éclats de voix, lui apprirent que son méfait était découvert...

Ce fut une fuite insensée dans l'aube naissante et il était grand jour quand il rejoignit son cocher à l'endroit convenu.

Celui-ci qui ne comprenait rien à la hâte de son client, obéit néanmoins et força ses bêtes...

C'était ainsi que Jacques Valbert avait pu voir passer celui qu'il était venu chercher...



*En disant ces mots, il leva sa canne et le frappa
violemment au visage.* (p. 4857)

CHAPITRE DLXXXVIII

LA CHASSE

Après avoir vu le malheureux commandant, désolé encore plus de la mort de son enfant chérie que du cambriolage de ses tiroirs, le journaliste qui n'avait pu tirer du malheureux que des renseignements sans grande importance, était redescendu au village, avec son guide.

Là, il était entré au bureau de poste et, montrant à la buraliste sa carte de presse, il avait demandé que l'on envoyât immédiatement une longue dépêche en langage chiffré à Paris. Voici ce que disait cette dépêche :

« Nouveau meurtre. Fille commandant bastion 16 Suse. Cambriolage papiers militaires, cartes, plans mobilisation. S. en fuite. Le poursuis. V. »

Puis il avait rédigé un papier pour son journal en indiquant de prendre des ordres quant à ce que l'on pourrait publier.

Quelques heures plus tard, après s'être restauré et avoir acquis la certitude que l'on n'était pas parvenu à arrêter le misérable, le jeune homme se faisait reconduire vers la voie ferrée.

Il s'était tenu le raisonnement suivant :

Smolten ne peut rester ni en France, ni en Italie; il ne peut donc faire autrement que de passer en Suisse. Or, le moyen le plus rapide est encore le train, malgré le détour qu'il faut faire. Car il ne peut espérer, cette fois, bénéficier de l'impunité, comme dans le cas du comte Pillato. Le commandant a parlé, tout un régiment est au courant! des alpins l'ont guetté à tous les cols, il est matériellement impossible qu'il essaie de passer en voiture par la Savoie...

Comme on le voit, son raisonnement était parfaitement juste; c'était bien le plan élaboré par Smolten.

D'ailleurs, s'il en avait douté, une confirmation éclatante n'allait pas tarder à lui être donnée.

Il s'était informé de la voiture et avait appris qu'elle appartenait à un loueur de Suse. Un coup de téléphone à cet homme lui avait appris qu'elle avait été louée par un étranger dans la journée de la veille. Il s'étonnait, d'ailleurs, que sa voiture ne fut pas encore rentrée, car il avait été question d'une simple promenade.

Jacques Valbert avait ensuite interrogé les paysans, personne n'avait rencontré la voiture.

— Bizarre! avait murmuré le jeune homme entre ses dents.

Enfin, il s'était décidé à partir, se disant qu'il ne pouvait rien apprendre de plus et craignant de perdre des minutes précieuses.

Soudain, comme guidé par le montagnard qui ne l'avait pas quitté depuis leur rencontre près du petit pont, il arrivait au faite d'une petite éminence d'où l'on découvrait toute la vallée, portant ses jumelles à ses yeux, il avait découvert un attelage qui semblait errer à l'aventure dans les prés d'en bas.

Il avait aussitôt passé les lunettes à son compagnon, en lui disant :

— Que voyez-vous là-bas?

— Eh mais ! s'exclama l'homme après avoir longuement regardé; mais c'est la voiture de Jérôme!... Mais les chevaux sont seuls...

— Descendons, mon ami, voulez-vous?

Une sourde angoisse perçait dans la voix du journaliste.

La bête féroce aurait-elle encore une fois tué?... et cette fois, un pauvre manœuvre sans défense, un pauvre homme qui, sans doute, laissait derrière lui une femme et des mioches dont il était le seul soutien?

Une demi-heure plus tard, après une descente pénible et harassante, les deux hommes arrivaient près des chevaux lâchés à l'aventure.

Il leur fut assez facile de suivre la trace des roues et d'arriver à un endroit où l'on semblait s'être arrêté.

— Où sommes-nous? demanda nerveusement Jacques Valbert.

— Nous avons franchi la frontière, répondit l'homme; le poste est là-bas, voyez-vous... Jérôme a dû refuser d'aller plus loin et alors...

Le journaliste ne répondit pas.

Il réfléchissait profondément. Oui, le cocher avait dû refuser d'avancer davantage; mais qu'avait fait Smolten?

Il avait gelé, dans la matinée; la neige s'était durcie et les traces de pas ne marquaient que peu sur elle; cependant, soudain, le montagnard qui s'était un peu écarté, fit un signe à Jacques Valbert.

— Regardez, monsieur, voici des pas. L'homme était lourdement chargé, c'est pour cela que ses pas ont enfoncé si profondément... Et puis, il s'est débarrassé de sa charge, les pas deviennent plus légers; mais voyez, il a traîné quelque chose de lourd derrière lui...

Et le montagnard baissa la voix pour dire :

— Un corps humain...

— Peut-être, répondit Jacques Valbert que l'horreur prenait à la gorge; peut-être qu'il n'y a pas eu meurtre... Suivons ces traces...

Elles les menèrent dans un petit bois de sapins et, là, sous les arbres, assez profondément caché pour qu'on ne le vit pas de la lisière du bois, les deux hommes virent un corps.

Mais ils poussèrent un soupir de soulagement en voyant que ce corps remuait, qu'il tentait de ramper sur la neige. Était-il blessé?

Il leur fallut approcher davantage pour se rendre compte que le malheureux était seulement étroitement baillonné et ligoté. Il ne pouvait guère remuer et pas du tout appeler à l'aide.

Le misérable avait compté sur le froid pour l'engourdir et il espérait être bien loin quand on retrouverait le malheureux cocher transi de froid et de peur.

Tandis que le montagnard tranchait avec son couteau les liens qui emprisonnaient le pauvre homme Jacques Valbert, qui lui avait précédemment enlevé son baillon, lui tendait sa gourde pleine d'eau-de-vie.

— Buvez, cela vous réchauffera, lui dit-il.

L'homme ne se le fit pas répéter et, au bout d'un moment, il put se redresser en s'appuyant sur le bras de son compatriote.

— Si j'étais resté une nuit de plus dans cette neige glacée, dit-il, j'en serais mort...

— Que non!... dit en riant Jacques Valbert; nous sommes plus résistants que nous le croyons, en général, mon ami; mais enfin, il vaut mieux que cette éventualité ne se soit pas présentée. Mais nous direz-vous maintenant, ce qui est arrivé?

— C'est bien facile! Quand l'allemand, j'ai bien vu tout de suite que ç'en était un, car à chaque instant, ce matin, alors qu'il me forçait à aller plus vite, encore plus

vite, il poussait des « hoch » et des exclamations gutturales, quand l'allemand, dis-je, a su que je ne voulais pas passer la frontière et que je lui ai dit que sa promenade avait tout l'air d'une fuite; il s'est jeté sur moi et j'ai bien cru ma dernière heure venue.

« Nous avons roulé tous deux en bas de la voiture et il a eu le dessus, car je ne suis plus jeune, moi... Alors, il m'a mis dans l'état où vous m'avez trouvé. Puis il a ramené les chevaux, m'a jeté comme un paquet dans la voiture et a pris les rênes en mains.

« Alors il est venu jusque dans un pré, tout contre le talus du chemin de fer et il m'a chargé sur son dos; puis, comme il a trouvé que je pesais lourd, il m'a posé à terre et m'a traîné! Sainte Madone! Mes os m'en font encore mal! Ah! ce client-là, si jamais je le revois!...

— Ne vous tracassez pas; l'essentiel est que vous soyez sain et sauf!...

— Et mes chevaux?...

— Ils broutent paisiblement de l'herbe dans un pré. Vous pourrez rentrer tout de suite, car votre patron était inquiet de votre sort!...

— Et de celui de la voiture et des chevaux, sans doute, dit en riant le montagnard...

— Oh! c'est un brave homme que le patron, dit gravement le cocher. Je suis sûr qu'il eût préféré perdre ses deux alezans, sa meilleure paire, vous savez, et la voiture, plutôt que de me voir mort!...

— Maintenant, reprit Jacques Valbert, ne pouvez-vous me dire de quel côté ce misérable est parti?...

— Le long de la voie... A la borne 224, le train ralentit toujours, il y a là un mauvais passage; ce n'est pas loin et je suis sûr que c'est là qu'il voulait aller, puisqu'il me l'a demandé... Il devait savoir...

— Oui, dit Jacques Valbert, pensif; il ne tenait pas à se montrer dans une gare.

Puis, suivant son idée :

— Savez-vous à quelle heure passait le train ?

— Il est passé il y a peine une heure; je l'ai parfaitement entendu... Et j'étais fou de rage à la pensée que ce bandit s'échappait...

— Tu savais donc ? dit le montagnard.

— Quoi donc ?

— Tu viens de dire que c'était un bandit ?

— Et, est-ce le fait d'un honnête homme que de me traiter comme il l'a fait ?

— Il a fait pis, mon bon Jérôme; estimez-vous heureux d'en être quitte à si bon compte...

La curiosité du cocher était à son comble :

— Qu'est-ce qu'il a fait ? Qu'est-ce que c'est que cet homme ?

— C'est un espion ! Il a été surpris par la fille du commandant comme il cambriolait les tiroirs de son père, et...

— Et?... interrogea le cocher, le souffle suspendu.

— Il l'a poignardé!...

— Oh!...

Le brave homme avait le souffle coupé. Puis, après un déluge d'invectives et d'imprécations, quelques larmes mouillèrent son rude visage :

— Pauvre petite Yolande ! murmura-t-il. Elle était si douce, si bonne... C'était la charité incarnée. Quand elle entra dans nos pauvres maisons, tous souriaient, du plus petit jusqu'au plus vieux... Nous l'aimions tous.

Il laissa retomber sa tête sur sa poitrine et écrasa de sa main calleuse les larmes, qui perlaient sur ses joues.

Puis, de nouveau, serrant les poings, redressant la tête, il donna libre cours à sa colère.

Quand il se fut enfin calmé, Jacques Valbert reprit la parole :

— Maintenant, mon brave, il vous faut rentrer ras-

surer votre ménagère et votre patron. Je ne vous demande pas de me conduire à mon tour au kilomètre 224; il ne serait plus temps; mais connaissez-vous un moyen de gagner la frontière suisse et Genève, plus vite que par le train qui est passé il y a une heure?

Les deux hommes se grattèrent la tête d'un air pensif. C'était pour eux leur manière de marquer qu'ils réfléchissaient.

Puis, le cocher dit :

— Tout dépend des horaires! Peut-être auriez-vous un train à Turin...

— Va pour Turin, dit le journaliste. Alors, vous me ramenez à Suse. Et là, je prendrais le train...

Deux heures plus tard, le jeune homme prenait en effet le train pour la capitale du Piémont; mais là, il désespérait, en confrontant l'horaire, d'atteindre Genève avant Smolten... Et, d'ailleurs, l'y joindrait-il? Ne vaudrait-il pas mieux tout de suite aller l'atteindre dans son repaire, c'est-à-dire, à Berlin.

Mais, soudain, comme si une idée soudaine l'eut illuminé, il sourit :

Et quand le train s'arrêta en gare de Turin, le jeune homme courut aussitôt au bureau du télégraphe.

.....

Pendant ce temps, Smolten, se croyant sûr de l'impunité, exécutait à la lettre son programme. Vêtu en touriste anglais, portant lunettes cerclées d'or et longs favoris roux, il descendit à Lyon, traversa la ville sans hâte et déjeuna au buffet de la gare des Brotteaux d'où il s'embarqua pour Genève.

Mais ce gentleman raide comme un piquet, vêtu

d'un costume à carreaux qu'on avait vu monter dans le train à Lyon, ne reparut jamais. Ce fut un homme élégant, monocle à l'œil, ayant une moustache noire à la française, qui descendit sur les bords du Léman et se fit conduire dans un palace.

L'espion était très satisfait de lui-même.

Il avait mené à bien sa mission et les pièces qu'il rapportait étaient d'importance; il avait pris le temps de les inventorier dans le train.

Sans aucun doute, le magnanime empereur saurait lui prouver sa reconnaissance.

Mais aussi, il avait été à deux doigts de sa perte...

Il frissonnait encore en y pensant.

Si cette malheureuse fillette qu'il n'avait tuée que parce qu'il ne pouvait pas faire autrement, n'avait pas perdu la voix sous l'empire de la terreur, ç'en était fait de lui...

Rétrospectivement, un frisson le secouait.

Quant à ses autres victimes, le comte Pillato et le pauvre cocher, il n'y pensait guère; il s'étonnait seulement de l'incurie de la police française, qui n'avait pu identifier le blessé; sans doute celui-ci était-il mort dans quelque hôpital français et dormait-il son dernier sommeil dans un coin de la fosse commune.

A cette pensée, un sourire sardonique traînait sur ses lèvres.

Il ne se doutait guère que cette police qu'il dédaignait avait été de bien près sur ses traces et il ignorait aussi la présence de Laura Pillato, qui accompagnait son père...

Sans quoi, cet incognito du blessé, dont il se félicitait, lui serait apparu comme un terrible péril, suspendu sur sa tête, tel une épée de Damoclès.

Mais il l'ignorait et, en ce cas, l'ignorance est un bienfait des dieux, à moins que ce ne soit, comme di-

saient les anciens, le signe certain que l'on court à sa perte...

« Celui que Jupiter veut perdre, il le rend fou... »

Et n'est-ce point être fou que de croire en l'impunité?... Que de mésestimer ses adversaires?...

CHAPITRE DLXXXIX

OU L'ON RETROUVE UNE VIEILLE CONNAISSANCE

Après avoir abandonné la pauvre Marie Lejeune, devant la porte de la mairie où la pauvre fille croyait qu'elle allait être unie à lui par les liens du mariage, Dubois s'était hâté d'appeler un fiacre pour se faire conduire à la gare du Nord.

Il put prendre son train pour la Belgique sans encombre et quelques heures plus tard, il arrivait dans la capitale de la Belgique où il vécut quelques semaines, sans être inquiété le moins du monde.

Cependant, un beau matin, comme il savourait son chocolat matinal, en lisant son journal, il reçut un coup au cœur.

Il venait de lire un article, rappelant le meurtre de Mme Schack et dans lequel il était dit que l'inno-

cence d'Hugues Melan avait été formellement reconnue et que le coupable était un certain Dubois; actuellement en fuite, dont la fiancée, abandonnée le jour même du mariage s'était suicidée en l'accusant. D'ailleurs les deux billets de banque perdus avaient été reconnus comme faisant partie de ceux que possédaient Mme Schack. Dubois était donc inculpé d'assassinat et on le recherchait...

Or, il ne pouvait douter que la police française, si elle trouvait sa piste à Bruxelles, ne demandât l'extradition. Il fallait donc prendre la fuite sans retard.

Le misérable ne perdit pas de temps en réflexions inutiles. Vingt-quatre heures après, il avait passé la frontière hollandaise; mais là, non plus, il ne se trouvait pas en sécurité.

Il craignait de tomber sur quelque membre de la famille de Groot et, certainement, que ce fut Juliane, sa mère ou même le vieux de Groot, ou encore le jeune Claus, dont il ignorait les aventures, le mariage et le retour en Hollande, aucun de ces personnages n'eussent hésité à le faire arrêter...

Mais Claus de Groot et sa chère Juliane flaient des jours heureux et sans nuages, dans leur paisible propriété, non loin de Rotterdam, le père avait dès longtemps pardonné et tout le monde était parfaitement satisfait de son sort.

On avait oublié le passé et Dubois avec lui...

Cependant, comme il n'était pas devin, l'aventurier aux abois ne pouvait savoir cela...

Et il s'empessa de prendre le premier train pour l'Allemagne, se maudissant fort d'avoir perdu son temps à passer par la Hollande et d'avoir oublié quels périls l'y guettaient.



Le jour même où Dubois se décidait à quitter la Hollande pour l'Allemagne, une scène intéressante se déroulait dans le bureau du colonel Natter sur les bords de la Sprée.

Smolten s'était fait annoncer au grand chef et lui avait fait demander un entretien dont il espérait tirer gloire et profit.

Le colonel Natter l'avait fait quelque peu attendre, mais l'optimisme de l'attaché-espion n'avait pas faibli pour si peu.

Enfin, l'officier d'ordonnance l'avait introduit dans le bureau du colonel.

Smolten, joignant les talons, salua militairement.

Le colonel Natter posa sur lui un regard glacial et répondit à son salut par un léger signe de tête.

— Vous avez quelque chose à m'apprendre ? interrogea-t-il.

— Oui, mon colonel, des choses très importantes...

— Allez, parlez...

On eût dit que le colonel éprouvait une certaine répugnance à s'entretenir avec le jeune homme.

Mais celui-ci, encore une fois, ne s'aperçut de rien.

— Voilà mon colonel. J'ai pu intercepter le message du roi d'Italie au gouvernement français...

Les yeux du colonel lancèrent un éclair.

— Est-ce vrai ? demanda-t-il froidement.

Smolten tira de la serviette qu'il tenait sur les genoux, depuis qu'il était assis, une large enveloppe, à l'en-tête du Quirinal.

— Voici la pièce, mon colonel.

— Vous en avez pris connaissance ?

— Non, mon colonel. L'enveloppe est intacte, telle que je l'ai prise dans la poche du messenger du roi d'Italie, le comte Silvio Pillato...

— Un excellent gentilhomme ! dit le colonel Natter

d'une voix sans timbre. J'espère qu'il ne lui est arrivé aucun malheur, à cause de ce papier sans valeur... ? Comment le lui avez-vous dérobé...

— Dans le train, répondit Smolten, avec quelque embarras... Le comte dormait.

— Et vous n'avez pas rendu son sommeil éternel, j'espère... ?

Il y avait comme une menace dans la voix du grand chef de l'espionnage allemand.

Cette fois, quel que fut son optimisme, la méfiance de Smolten s'éveilla.

Pourquoi le colonel n'avait-il pas plus de hâte à ouvrir cette enveloppe si importante?... Pourquoi lui posait-il une telle question ?

Il balbutia quelques paroles inintelligibles.

— Répétez, dit durement le colonel Natter.

— Je ne crois pas, mon colonel...

— Vous ne croyez pas quoi?... ?

— L'avoir tué...

— Vous l'avez donc frappé... ?

Smolten baissa la tête sans répondre.

— Et, ensuite, qu'avez-vous fait ? demanda le colonel, car voici près d'une semaine que le comte Pillato a quitté Rome.

— Ensuite, j'ai relevé les plans d'un bastion sur la frontière française près de Suse, un poste qui serait un excellent emplacement pour une plateforme bétonnée...

— A la condition que l'Italie soit encore notre alliée, lors de la prochaine guerre... Il n'est pas très utile de perdre son temps à de telles recherches. Il y a des besoins mille fois plus urgentes.

Cette fois, Smolten était sidéré...

Il avait espéré être reçu avec des félicitations et voici qu'on lui faisait des reproches...

Il n'en revenait pas.

— Enfin, reprit le colonel, après un silence, voyons ces documents que vous rapportez de votre expédition dans les forts italiens.

Smolten tira de sa serviette une épaisse chemise de toile, dans laquelle de nombreuses pièces étaient classées.

— Voici, mon colonel, il y a là un plan de mobilisation, qui...

— Merci... Je sais lire; je verrai moi-même.

Il feuilleta les pièces et, soudain, il eut un haut-le-corps.

— Dites donc, vous avez encore tué, là... ?

Il montrait une pièce sur laquelle s'étalait une large tâche de sang...

— Oui, balbutia Smolten, la nécessité... J'ai été surpris...

Le colonel Natter se dressa; il marcha pendant un instant nerveusement à travers la pièce; puis, soudain, se plantant devant Smolten, il lui dit d'une voix dure :

— Écoutez, je vous donne un conseil : donnez immédiatement votre démission d'attaché d'ambassade et d'agent secret. Quand on est aussi maladroit que vous on ne se mêle pas de semblables besognes... Vous avez accumulé sottise sur sottise et c'est nous qui en porterons le poids...

Il se tut un instant, reprit sa marche saccadée et reprit :

— Nous vous avons enseigné de ne pas craindre la violence vis-à-vis de ceux qui peuvent nuire à notre Patrie; mais c'est sur notre sol, seulement, que l'on peut se permettre d'exécuter impunément les espions et autres gens dangereux. Mais vous avez été assez stupide pour poignarder le comte Pillato en territoire français et vous tuez une jeune fille dans un bastion italien, après que la population entière d'un village vous a vu errer pendant plusieurs jours et a la certitude que vous êtes allemand...

Mon Dieu! est-il possible d'être aussi bête... Ah! vraiment, Herr Baharoff choississait bien ses collaborateurs.

— Mais, mon colonel, voulut dire Smolten.

— Il n'y a pas de mais... Vous êtes un fichu idiot!...

L'officier continuait à arpenter la pièce de long en large.

L'autre, les yeux agrandis par la stupeur, le regardait aller et venir; puis ses yeux se reportaient vers les documents abandonnés sur la table et cette vue lui redonnait confiance.

— Ces documents... essaya-t-il.

— Ah! ces documents, la belle foutaise!... Il y a tant d'autres moyens de se procurer des documents de ce genre... Mais aller tuer une jeune fille! la fille du commandant, de manière à ce que l'affaire soit rendue publique et nous amène un incident avec le gouvernement italien... en ce moment!...

Smolten commençait à comprendre.

Il se disait même que le chef n'avait pas tout à fait tort et qu'il avait été bien imprudent; cependant, il se demandait comment il était si bien renseigné. L'incident qu'il redoutait s'était-il déjà produit?

— Oui, continuait le colonel Natter, comme s'il eut lu dans la pensée de son interlocuteur, nous sommes obligés de donner à ce propos, un démenti formel. Sa Majesté, elle-même, s'est intéressée à cette affaire: l'Allemagne ne doit être à aucun prix compromise. Je vous donne le choix ou partir illico pour les colonies en me remettant une démission anti-datee que je ferai accepter, ou vous faire accepter comme agent dans le service secret d'une autre puissance; mais cela est dangereux... Il faudra de toute façon que vous fassiez un petit stage aux colonies.

Smolten était devenu livide.